Document generated on 06/06/2025 12:28 a.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

L’art du contretemps

Ginette Michaud

Number 271, Winter 2020

Traversée intempestive

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92997ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Michaud, G. (2020). L’art du contretemps. *Spirale*, (271), 18–20.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GINETTE MICHAUD

L’art du contretemps

Ce qui aura fait événement depuis trente ans ? Ce qui s’annonçait, se promettait, et qui aura, selon la logique rétrospective du futur antérieur qui commande l’exercice du rétroviseur que nous pratiquons ici (non sans une certaine pré-visibilité *maintenant* un peu futile), fait événement de pensée, événement *dans* la pensée, c’est-à-dire l’ouvrant et la tournant vers un avenir où tout ne serait pas déjà joué d’avance (comme dans tant de ces livres que nous avons déjà lus et anticipés dès la première ligne…) ? Eh bien, sans surprise, ce sera pour moi *De la grammatologie*, le tout premier livre de Jacques Derrida qui me fut donné à lire – lait de la lecture primitive et legs déjà – dès mon premier cours à l’Université : c’était un cours de Christie McDonald (à qui je veux rendre hommage pour son audace et sa confiance dans notre potentiel, à venir aussi, de lecteurs ès lettres en herbe), et le texte à l’étude était le passage fameux (mais encore inconnu de nous, apprentis lecteurs encore si perversement innocents) des *Confessions* de Rousseau, l’épisode du ruban volé bien sûr, et nous lisions, oui, en même temps – mais était-ce le même temps ? c’est bien de cet écart qu’il s’agit – *De la grammatologie*, sans rien y comprendre (première grande leçon de lecture : perte de maîtrise), mais en pressentant tout de même avec quelque exactitude ce qui formerait, *donnerait forme* à l’avenir de notre lecture. Et cette scène, ce comprendre sans comprendre, qui misait déjà sur l’après-coup sans le savoir, fut bien, en effet, un événement qui prit toute sa mesure en traversant le temps, dans les trente (presque quarante…) ans qui ont suivi.

Savais-je alors ce que la pensée de Derrida serait pour moi ? Non, et pourtant, oui, et même infiniment. *De la grammatologie* fut, est et sera resté ce choc de lecture : énigmatique, inaccessible, indéchiffrable, celui qui m’apprit le plus en s’inscrivant en moi comme ce que jamais je n’*arriverais* à savoir (je ne parle pas de la « thèse » bien sûr, que je saisis bien un peu, mais de l’essentiel de *cette* écriture, qui m’échappa lors de ma première lecture et qui m’échappe toujours, formant ainsi le fond de mon attachement à cette pensée, résistant admirablement à toute prise et me pliant à elle). De manière plus précise, tel un de ces innombrables *punctum* dans cet immense corpus, je pourrais aussi évoquer comme instant décisif ce passage dans *De la grammatologie*, déployé ensuite dans cette note célèbre de « Freud et la scène de l’écriture » (*L’écriture et la différence*) puis dans *Résistances – de la psychanalyse* et *États d'âme de la psychanalyse*, où Derrida accorde à la psychanalyse cette

concession majeure, qui change et emporte tout des rapports entre psychanalyse et philosophie, soit la reconnaissance de l'après-coup qui lui donne du coup (en effet !) une avance indépassable sur la tradition métaphysique dont elle reste pourtant l'héritière. On trouve là l'une des leçons les plus magistrales de Derrida : le contretemps, la *Nachträglichkeit*, par définition et par destination, suspend, pour ne pas dire interrompt et ruine toute idée de contemporanéité supposée. Et ce dérangement du temps (« *The time is out of joint* » de Hamlet), Derrida en tirera tout aussi immédiatement la portée politique : l'après-coup dérange l'ordre du temps, il ouvre d'une césure le cours de l'histoire, sa succession prétendue linéaire, il marque d'une pierre d'achoppement, il contre le présent du contemporain, « *en nous alertant sur le fait qu'un présent ne se rassemble pas* » (*Marx en jeu*). En 1980 déjà, dans « Les morts de Roland Barthes », Derrida écrivait ceci, qui n'a rien perdu de sa nécessaire (in)actualité critique : « *Comment croire au contemporain ? Tels qui semblent appartenir à la même époque, délimitée en termes de datation historique ou d'horizon social, etc., il serait facile de montrer que leurs temps restent infiniment hétérogènes et à vrai dire sans rapport. On peut y être très sensible mais simultanément, sur une autre portée, tenir aussi à un être-ensemble qu'aucune différence, aucun différend ne peut menacer. Cet être-ensemble ne se répartit pas de façon homogène dans notre expérience. Il y a des nœuds, des points de grande condensation, des lieux de forte évaluation, des trajets virtuellement inévitables de décision ou d'interprétation. La loi semble s'y produire. L'être-ensemble s'y réfère et s'y reconnaît, même s'il ne s'y constitue pas.* »

Le contemporain, l'« actualité », est donc l'illusion phénoménale qui exige une inlassable analyse, et donc « déconstruction » ; il n'est pas synchronie, mais anachronie, dyschronie et, en lui, dans ce présent sans présent, des temps hétérogènes, discontinus, désarticulés se pressent. Cette avancée derridienne nous est précieuse chaque fois que l'on cherche à nous faire croire que le contemporain – le monde de la mondialisation, par exemple – est la forme unique et inéluctable de « *l'homogénéisation, de l'homohégémonie, qui tentent d'imposer le même ordre et donc la même* contemporalité » à tous, même si, à l'évidence, « *[l]es hommes et les cultures vivent des temps différents* » et que « *ces temps ne s'ajointent pas* » (*Marx en jeu*). Autrement dit, le temps – toute l'œuvre de Jacques Derrida aura en un sens pris le temps de déployer cet énoncé – « *n'appartient pas au temps* », et un temps

[...]]le contretemps, la *Nachträglichkeit*, par définition et par destination, suspend, pour ne pas dire interrompt et ruine toute idée de contemporanéité supposée.

dit *contemporain*, ce phantasme d'un « *temps qui serait le nôtre, et seulement le* nôtre » au présent, serait justement « *tout sauf contemporain. Tout – sauf propre à son propre temps* » (*Politiques de l'amitié*). Sans avoir le temps (pardon du mauvais jeu de mots…) de rappeler ici cette axiomatique avec l'exactitude qui s'imposerait, je soulignerai seulement que l'interruption qui fait irruption dans cette catégorie fait signe en direction de ce qui, dans le temps désajointé, ne pourra jamais se présenter en tant que tel : le contemporain, c'est ce qui n'est présent « *ni avec l'autre ni avec lui-même* » – « *Où se trouver soi-même ? Avec qui ? Le contemporain de qui ? Qui est le contemporain ?* » (*Politiques de l'amitié*), demande encore Derrida –, c'est surtout ce qui « *provient de ce qui, par essence, n'est pas encore provenu, encore moins venu, et qui donc reste à venir. Le passage de ce temps du présent vient de l'avenir pour aller vers le passé, vers l'aller de l'en allé* » (*Spectres de Marx*). A-t-on assez remarqué que cette réflexion sur la disjointure du temps – « *la disjointure dans la présence même du présent, cette sorte de non-contemporanéité du temps présent à lui-même (cette intempestivité ou cette anachronie radicales à partir desquelles nous essaierons ici de* penser le fantôme*)* » – croisait alors dans *Spectres de Marx* non seulement la question de la justice, c'est-à-dire de ce qui revient à donner au-delà de la dette et du devoir (ce « *Nous nous devons à la mort* » si présent dans *Demeure, Athènes*),

Le contemporain, l'« actualité », est donc l'illusion phénoménale qui exige une inlassable analyse, et donc « déconstruction » ; il n'est pas synchronie, mais anachronie, dyschronie et, en lui, dans ce présent sans présent, des temps hétérogènes, discontinus, désarticulés se pressent.

mais aussi le cœur même de l'expérience poétique – et qui forme pour moi l'essentiel de toute pensée politique ? Dans une note du second volume du *Séminaire La bête et le souverain* (2010), Derrida souligne encore cette *« révolution poétique du politique »*, alliance sans laquelle nulle révolution politique digne de ce nom ne peut advenir. Dans « Contresignature », commentant un passage de *L'ennemi déclaré* de Jean Genet, il écrit : *« Autrement dit, pour faire la révolution, il faut changer le langage, le lexique et la grammaire. Pas de vraie révolution sans ce changement. »*

Et dans cette révolution qui donne un tour de plus au concept même de révolution, il s'agit bien de rendre la parole, et non de la prendre, surtout à celui et à ceux qui ne sont plus là pour la prendre et en ce sens, « *[l]'art du contretemps c'est aussi un art du politique, un art du théâtral, l'art de donner la parole à contretemps à ceux, par les temps qui courent, qui n'ont pas droit à la parole* » (*Marx en jeu*). Et il y aurait, il y a toujours là, incessamment, une analyse sans doute interminable à mener au titre de la responsabilité et du témoignage poétique, de l'assignation de l'intransmissible pourtant transmis depuis et devant le poème : *dans* le poème, là où il parle soudain *de lui-même*, selon la double portée, simultanée, de cette expression si bien soupesée par Derrida dans *Béliers* (« *Le poème encore parle de lui-même, certes, mais sans autotélie ni autosuffisance* »), proposition touchant à la souveraineté poétique qui se joue dans ce point de « renverse » du poème (Celan). Car il faut suivre le poème aussi loin que possible, jusqu'à ce point, sans doute insituable, peut-être intenable et indétenable, où l'autotélie, l'autoréférence ne seraient plus seulement ou simplement souveraineté ni retour, réflexivité sur soi, mais toujours déjà « *l'envoi de soi au devant de soi-même* », souveraineté déposée – donc confiée à l'autre, à ce que « *l'Autre a de plus proprement sien : son temps* », pour citer *Le méridien* de Celan – dès que fondée, souveraineté sans souveraineté, sans pouvoir mais pas sans force : c'est sur cette limite ténue entre souveraineté (toute-puissante) et souveraineté (sans pouvoir), limite toujours passible d'être passée discrètement, furtivement, dans le poème, que tout se rejoue autrement et qu'une souveraineté autre, autre chose que la souveraineté, commence à se faire entendre, fût-ce en silence et en passant le langage même.

•

Le contretemps, donc, qui, bien entendu, est le temps de l'« inconscient » et de ce qui nous arrive, quand quelque chose, enfin, fait événement. Lors de la fondation de sa revue justement nommée *Contretemps*, René Major donnait la définition de cette *« Outre mesure »*, qui est celle de la déconstruction, de la psychanalyse, de la pensée et de l'écriture dans leur inactualité même : *« Rien n'arrive à temps pour le désir. Rien n'arrive sans retard, sans détour. Le retard est originel. Le contretemps, essentiel. Il ressortit à un autre temps que celui du calcul. Il est déterminé par une autre temporalité ou par une a-temporalité. Il survient en anticipation ou dans l'après coup. Pour cette autre temporalité, et contrairement à celle qu'il traverse à contre-courant, le contre-temps arrive toujours à temps. Juste à temps. Comme de juste. Pour dire le contraire ou autre chose que prétendent dire la temporalité de la conscience ou la conscience du temps »* (*Contretemps,* nº 1, hiver 1995).